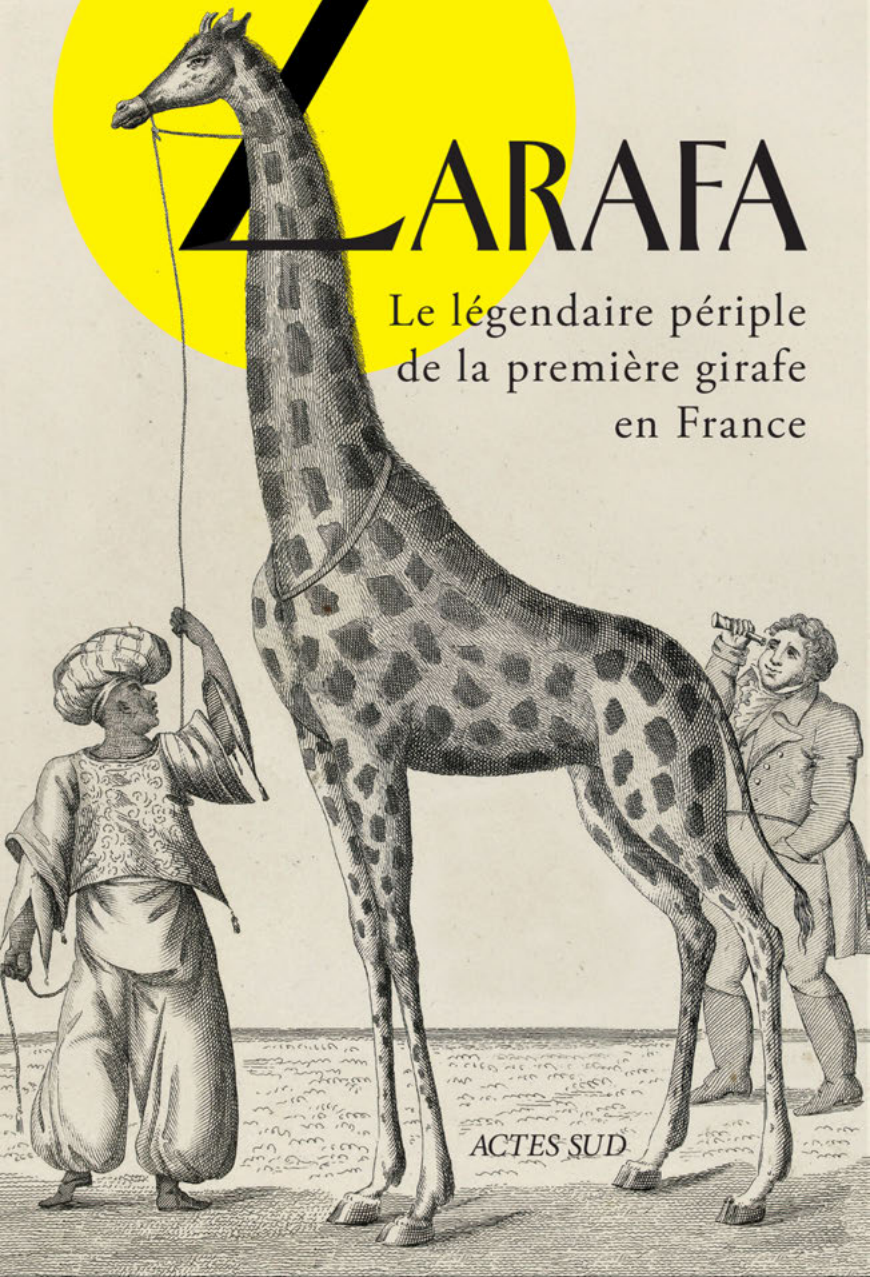
AGNITA DE RANITZ

roman traduit du néerlandais par Catherine Martens

ZARAFA

Le légendaire périple de la première girafe en France



ACTES SUD

DOMAINE HISTORIQUE

ZARAFA

Pour mon petit-fils Auguste qui va enfin pouvoir lire Zarafa *en français.*

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Titre original :
Kom Atir kom
Éditeur original :
Uitgeverij de Brouwerij | Brainbooks, Maassluis, Pays-Bas
© Uitgeverij de Brouwerij, 2020

ISBN 978-2-330-22694-7

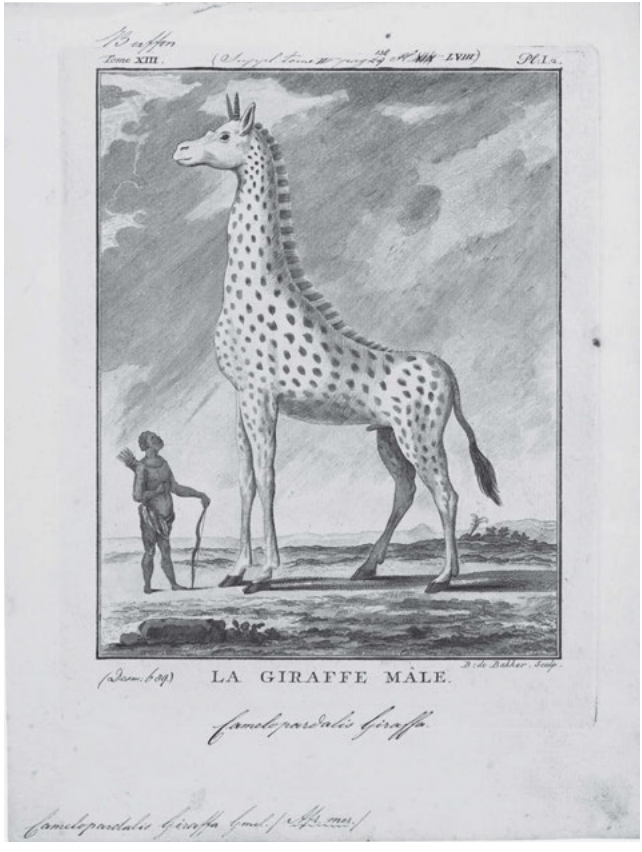
Agnita de Ranitz

Zarafa

LE LÉGENDAIRE PÉRIPLE
DE LA PREMIÈRE GIRAFE EN FRANCE

roman traduit du néerlandais
par Catherine Martens

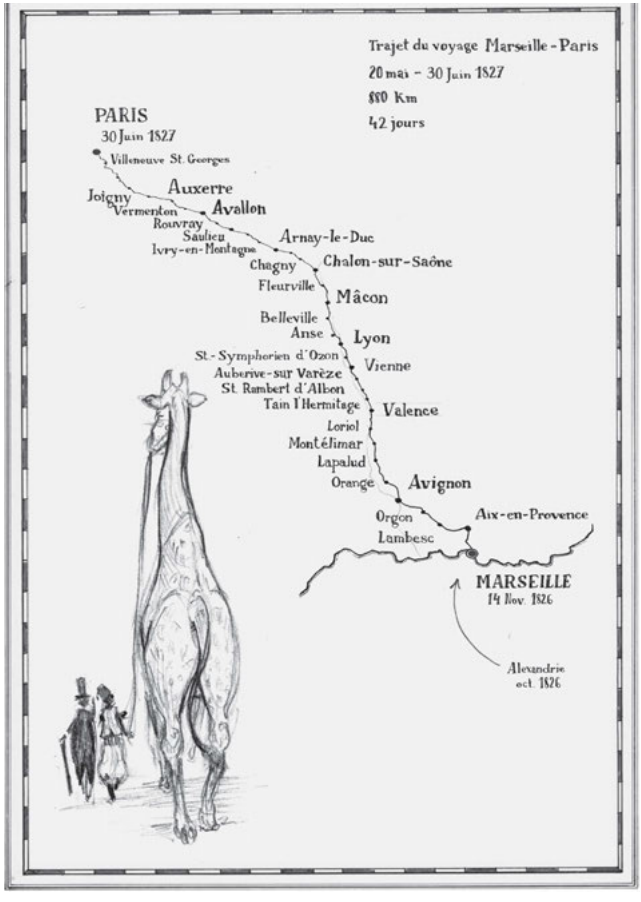
ACTES SUD



Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Camelopardalis giraffa*, illustration tirée de l'ouvrage *Les Animaux quadrupèdes*, t. XIII, pl. 1.2, 1880-1890, collections spéciales de l'université d'Amsterdam.

La girafe est un des premiers, des plus beaux, des plus grands animaux, et qui, sans être nuisible, est en même temps l'un des plus inutiles. La disproportion énorme de ses jambes, dont celles de devant sont une fois plus longues que celles de derrière, fait obstacle à l'exercice de ses forces. Son corps n'a point d'assiette, sa démarche est vacillante, ses mouvements sont lents et contraints.

GEORGES-LOUIS LECLERC DE BUFFON, 1765.



Le parcours de Zarafa de Marseille à Paris. Dessin © Alice Roux.

PROLOGUE

Un groupe de pêcheurs dans le port de Marseille, un jour de l'an 1826

— Vous avez entendu ? Un monstre est arrivé au port.

— Sur ce deux-mâts italien battant pavillon sarde.

— Ils ont dû faire un trou dans le pont, tellement il est grand.

— Pour de vrai ?!

— Il vient tout droit d'Afrique.

— Il paraît qu'il a une tête énorme et une gueule aux dents redoutables.

— Et une queue noire et pointue.

— Et un cou qui peut s'enrouler autour de vous, jusqu'à vous étouffer.

— Il est aussi haut qu'une maison !

— Quoi ?!

— Un monstre, je vous dis.

— Il a des pattes de léopard.

— J'aimerais bien voir ça.

— Il a des rayures.

— Non, de grosses taches.

— Où est la bête à présent ?

— En quarantaine, au Grand Lazaret.

— Elle sait nager ?

— Sûrement.

— Il faut empêcher nos enfants de sortir.

— Et nos femmes aussi.

— Je sais que le monstre entrera en ville cette semaine.

— Demain déjà.

— Quelqu'un m'a dit que les gendarmes des villages avoisinants étaient prêts à intervenir.

— Je suis curieux de voir cela.

— Hier, quand il pleuvait si fort, j'ai entendu un grognement abominable.

— Il faut nous barricader.

— Je rentre chez moi.

— Moi aussi.

— Oui, nous aussi.

SAINT-HILAIRE

1

Paris, 18 décembre 1825

Tandis que je trempe ma plume dans l'encrier, mon regard se pose sur l'enveloppe que le messager vient de déposer sur mon bureau. Je la retourne et reconnais le sceau royal de Charles X*. Une missive du cabinet du roi. Mon nom s'y détache en lettres élégantes, à l'encre bleu nuit : Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. Je pose aussitôt ma plume, j'ouvre soigneusement l'enveloppe et en découvre le contenu, le souffle court. D'un bond, je recule ma chaise, me lève un peu trop vite et relis le texte, debout, une main soutenant mon dos douloureux. L'illustration de l'œuvre de Buffon me vient immédiatement à l'esprit. Je marche vers la bibliothèque, passe en revue le dos de quelques ouvrages, sors le bon exemplaire et cherche le dessin. Je lis à haute voix le texte qui l'accompagne : "un des premiers, des plus beaux, des plus grands animaux". Puis je referme lentement le livre et le presse brièvement contre mon cœur avant de le remettre en place. Quelle sera la réaction d'Angélique ?

* Des informations plus factuelles sur les événements historiques décrits dans ce roman sont repris par chapitre en fin de livre.

Il me revient en tête que j'ai promis de rentrer tôt en raison du dîner de famille. Je sors ma montre en or de son gousset et constate qu'il est grand temps d'y aller.

Peu après, nous arrivons sur le boulevard bordé de platanes. La calèche ralentit. Isidore, vingt-deux ans, nous accompagne, Angélique et moi. C'est la première fois qu'il assiste au dîner de famille de l'oncle Gonzague Geoffroy Saint-Hilaire, donné tous les trois ans. Notre fils est assis en face de nous, le visage fier. Je lui ai prêté, pour l'occasion, mon épingle à cravate sertie d'une perle. Mon épouse me raconte la déception des filles de ne pas avoir été conviées, mais à dix-huit ans, elles sont trop jeunes. Les jumelles se sont opposées à cette décision avec toute leur force de persuasion réunie. Ce qui m'a empêché de partager l'heureuse nouvelle de la lettre avec Angélique. Mon humeur est au beau fixe et je suis littéralement au septième ciel, à la suite du surprenant contenu de la missive royale. Qu'il me soit encore donné de vivre cela dans ma carrière !

Les chevaux s'arrêtent en douceur, je prends ma canne et passe furtivement mes doigts sur son pommeau d'ivoire. Ce cadeau m'est précieux, il me fut offert par Napoléon en personne, juste avant son départ d'Égypte. Je me souviens comme si c'était hier de mon séjour au pays des pharaons, je réalise toutefois que cela date déjà d'il y a plus de vingt-cinq ans.

Le cocher ouvre la voiture et nous aide à descendre. Je mets mon chapeau, redresse les revers de mon frac et offre mon bras à Angélique.

Toute la famille est là, les rires et tintements du cristal nous parviennent depuis le hall d'entrée. Au salon, les baisemains fusent légers dans les airs, les

poignées de main s'échangent avec déférence ou l'on se salue d'une tape joviale sur l'épaule. Tout le monde est présent, hormis un cousin éloigné résidant au Sénégal et une tante malade. Nous sommes quinze, Isidore compris. L'un des membres de la famille me salue à peine car il n'a toujours pas digéré le fait que j'aie hérité du cabinet de curiosités de l'oncle Gonzague.

Je me retrouve bientôt seul. Isidore, en revanche, est engagé dans une conversation animée. Bien qu'il connaisse notre tradition familiale, il ne tardera pas à être impressionné par ce qui l'attend.

Arrive enfin le moment de nous rendre à la salle à manger. Les voix se taisent. Mon épouse au bras, je suis l'un des premiers à entrer. La longue table ovale, au damas blanc immaculé, est dressée avec le service en porcelaine familial et les verres en cristal. Les serviettes, en forme de fleur de lys, trônent fièrement sur les assiettes. Des bougies brûlent dans les chandeliers à trois branches. Comme de coutume, l'imposant portrait de l'oncle Gonzague siège en bout de table et m'émeut au plus haut point. Cela fait près de douze ans qu'il nous a quittés.

Comme à l'habitude, l'ancienne génération s'assoit au plus près de l'oncle Gonzague. Les plus jeunes, notre Isidore et mes deux nièces, sont à l'autre bout de la table. Un jeune séminariste de la famille prononce une courte prière de remerciement. Les convives déplient leur serviette à l'unisson, tandis que le serviteur circule avec une soupière fumante.

Tante Clara nous adresse à tous quelques mots de bienvenue. Elle souligne à quel point l'oncle Gonzague est heureux de présider à nouveau le dîner familial. Nous plongeons en silence nos cuillères dans le potage. Pendant que le personnel

verse le vin, tante Clara s'enquiert poliment de la santé des plus âgés. Il va sans dire que je tais mes ennuyeuses crises de rhumatisme. Un plat de poulet aux truffes vient faire diversion. Lorsque tout le monde est servi, nous nous tournons vers la tête de table et portons un toast, avec respect. Tante Clara saisit ses couverts en argent pour indiquer que nous pouvons commencer. Au bout de quelques minutes, elle s'éclaircit la voix, redresse légèrement le portrait sur sa chaise et reprend la parole.

Tandis qu'elle questionne ses hôtes masculins sur leurs activités politiques ou les derniers avancements liés à leurs occupations, mes pensées s'évadent sur le texte accompagnant le dessin de Buffon, que je lisais plus tôt.

Le personnel nous ressert un verre de médoc. Dans l'intervalle, je m'accorde une seconde cuisse de poulet. Fémur, péroné et tibia. J'entreprends de la disséquer, lorsque j'entends tante Clara s'enquérir :

— Et comment se porte le grand savant de la famille ? Quelles sont vos dernières découvertes, Étienne ?

Je savais que cette question viendrait et que j'aurais à y répondre en la présente compagnie, je pose donc mes couverts et j'attends un silence pour mentionner une étude récente sur un individu possédant un sixième doigt à chaque main.

— Oh, cher Étienne, épargnez-nous ces horribles histoires de monstres. Laissez-les à la foire, s'élève une voix de l'audience.

Il fallait s'y attendre. C'est à chaque fois la même réaction. Je jette un œil en direction d'Angélique, sachant qu'elle aussi préférerait que je n'aborde pas le sujet. Cette fois, me sentant peut-être soutenu par Isidore, je persiste. Je tâche de m'exprimer en termes simples.

— Oncle Gonzague, ma chère famille… – je m'arrête quelques secondes pour capter à nouveau leur attention –, vous savez que dans l'Antiquité, les légendes évoquaient des satyres, sirènes, faunes, centaures et cyclopes. Au fil des siècles, on n'attribuait guère de qualités humaines aux créatures présentant des anomalies physiques. Les femmes qui mettaient ces prétendus monstres au monde étaient accusées de sorcellerie. Aujourd'hui encore, nous dévisageons ces êtres avec un mélange d'étonnement, de curiosité et de peur. Les hommes, mais aussi les animaux, sont considérés comme anormaux dès lors qu'ils ne correspondent pas à nos critères. Leurs malformations proviennent souvent de cellules en fuite qui se développent de manière aléatoire dans des tissus tels que les os, les cheveux ou les dents. Nous devons apprendre à les voir comme des individus à part entière.

Mon regard fait le tour de la table avec insistance.

— Isidore se consacre dorénavant aussi à cette science qui s'attache à l'étude des anomalies et déviations observées par rapport à la normale.

Un silence s'installe. Mon fils acquiesce et prend la parole, tout en passant le plat de topinambours :

— Ces *monstra* sont d'une valeur inestimable pour la science. Nous appellerons cette étude la tératologie. *Teras* provient du grec et signifie "monstre".

— Et la science du *logos*, entend-on de l'extrémité de la table.

Tout le monde se tourne vers l'oncle Gonzague avec stupeur, jusqu'à ce que l'oncle Adrien se dévoile, la mine réjouie. Mes deux nièces, assises à côté d'Isidore, pouffent de rire.

— Je trouve cela ennuyeux, s'exclame à nouveau la même cousine. Je ne veux pas que vous parliez

de choses aussi terrifiantes. Ni vous, Étienne, ni votre fils.

Ma voisine intervient :

— Il s'agit de science, ma chère, nous ne pouvons en juger, cela dépasse notre entendement. Mais parlez-nous plutôt de ce curieux animal originaire d'Australie, mon cher Étienne !

— Avec son bec de canard, son pelage de taupe et sa queue de castor, se rappelle encore l'oncle Adrien, du précédent repas de famille.

— L'ornithorynque, ajoute fièrement ma compagne de table.

Je laisse mon doigt glisser sur les initiales de ma fourchette aux courbes gracieuses : *GGSH*, Gonzague Geoffroy Saint-Hilaire. Et je brûle d'envie de divulguer la grande nouvelle, mais je ne peux la rendre publique pour l'instant. Je m'exécute de bonne grâce :

— C'est en effet la bête la plus étrange que j'aie pu étudier au cours de ma carrière.

"Jusqu'ici", je songe, avec une certaine excitation que j'ai du mal à contenir. Bientôt, j'en contemplerai une encore plus exceptionnelle.

— Quand, au début du siècle, un ornithorynque empaillé arriva en Europe, les scientifiques pensèrent qu'il s'agissait d'un faux. Ils soupçonnaient que des parties du corps de diverses espèces avaient été attachées les unes aux autres. Un savant tenta même d'en arracher le bec, car il suspectait un collègue de le lui avoir cousu sur la tête.

Tout le monde écoute avec attention, cette anecdote rencontre apparemment plus de succès. Je ne peux néanmoins concentrer mes esprits plus longtemps, je clos donc le sujet et me réjouis à l'idée qu'à la prochaine réunion de famille, je pourrai parler d'un animal bien plus insolite. À l'heure du

café, les messieurs se retrouvent autour d'un digestif, de mon côté, je me hâte de rentrer en compagnie d'Angélique et d'Isidore.

De retour à la maison, je me précipite vers mon bureau, le bougeoir en cuivre à la main. Je referme doucement la porte et laisse le silence m'envelopper un moment. J'allume alors ma lampe à huile et j'éclaire le cabinet de curiosités. Je suis transporté à chaque fois, et pas seulement en raison de son impressionnant contenu. Le meuble du XVII^e^ siècle, en bois de rose et de frêne, incrusté d'ivoire, est aussi un régal pour les yeux. Les portes présentent différentes scènes : à l'extérieur, des personnages bibliques ; à l'intérieur, divers motifs floraux. Lorsque j'appuie sur un panneau, deux tiroirs jaillissent, aux bords dorés et recouverts d'écailles de tortue. Je les referme avec précaution. D'autres boutons-poussoirs et poignées tirettes donnent accès à des compartiments cachés et tablettes coulissantes. Je saisis une petite clé pour ouvrir le casier du milieu. Aussitôt, le léger carillon retentit et un socle rond se tourne, sur lequel est posé mon objet le plus curieux : un œuf de dodo disparu. En dessous, un clapet, verrouillé par un mécanisme secret, dissimule une cavité.

Je me souviens comme j'observais, bouche bée, les opérations effectuées par l'oncle Gonzague. La collection de curiosités, assemblées tout au long de leur vie par l'oncle et ses aïeuls, est exceptionnelle et m'a toujours intensément fasciné. Elle comprend entre autres des merveilles glanées lors des voyages aventureux de son père : "Mon garçon, me disait-il souvent, elles constituent des pièces du puzzle du monde." Ces cloches, fioles et flacons contenant cristaux, minéraux, plantes marines, coquillages et animaux exotiques empaillés, ont éveillé mon

intérêt pour la zoologie dès l'enfance. Tout comme les squelettes, crânes et échantillons d'oiseaux, de poissons, de mammifères et de reptiles précieusement conservés. Un vrai trésor de raretés. Sur son lit de mort, mon oncle me fit promettre d'enrichir la collection, ce qui n'est point chose aisée de nos jours. Hélas, de moins en moins de gens s'intéressent à ce monde figé en provenance de contrées lointaines. Notre pays ne compte encore que quelques amateurs enthousiastes, avec qui j'entretiens des contacts réguliers.

La flamme vacillante de la bougie se reflète dans une vitrine. Je l'ouvre et fouille les étagères. J'écarte en vain un dragon volant de Java et un fossile d'oursin. Sur les autres étagères, je ne vois pas non plus ce que je cherche et la panique m'envahit car, d'habitude, je sais exactement où se situe chaque spécimen. Grâce à la petite échelle pliante, rangée au fond de l'armoire, je regarde tout en haut et les distingue enfin, cachées derrière le tatou à trois bandes : plusieurs vertèbres caudales sur une planche en bois. Il y en a cinq sur dix-sept, la dernière est légèrement abîmée. Je souffle sur la poussière qui les recouvre et les effleure délicatement. Un sentiment d'excitation s'empare de moi. Je les remets en place avec précaution, sur le devant de la planche cette fois, et je referme la porte.

Un peu plus tard, je me mets au lit sans bruit. Je revêts mon bonnet de nuit, récite ma prière du soir et éteins la bougie. Mais le sommeil tarde à venir et je repense à l'instant où j'ai ouvert la missive royale. Ce jour restera à jamais gravé dans ma mémoire. Soudain, la voix d'Angélique s'élève :

— Étienne, que se passe-t-il ? Je vous ai trouvé fort absent ce soir.

Je souris dans l'obscurité.

— La France se voit offrir une *Giraffa camelopardalis*.

ATIR

2

Neuf mois plus tard, Alexandrie, 30 septembre 1826

Si je protège mes yeux du soleil, j'aperçois le menton de Zarafa loin au-dessus de moi, dans le ciel bleu. Je suis sûr qu'elle est en train de mâchouiller. Ce n'est pas difficile à deviner, c'est son activité principale, de jour comme de nuit. J'essaie de l'entendre mastiquer, mais les cris des oiseaux couvrent les bruits.

Tout à coup, la tête de Hassan apparaît pile dans mon champ de vision. Il n'a pas de poils au menton comme Zarafa, mais de grosses bandes hirsutes à l'endroit des sourcils.

— *Eabd 'aswad*, pourquoi es-tu couché dans l'herbe ?

Je bondis sur mes pieds. Cela me peine qu'il m'appelle l'esclave noir.

— Mon nom, c'est Atir. Je suis noir, mais je ne suis plus un esclave, dis-je.

— Tu sais très bien que Drovetti, notre chef, se fâchera tout rouge s'il apprend que tu laisses l'animal manger aux arbres.

Je tire sur la longe. Je le fais uniquement pour obéir à Hassan, je sais que les girafes adorent les

feuilles d'acacia. Lui pas, c'est un Bédouin, il a grandi dans le désert.

— Pourquoi es-tu de ce côté du jardin, je t'ai cherché partout, le bateau va bientôt partir. Dépêche-toi.

Il se tourne et file vers les écuries. Je sais bien que nous partons bientôt, mais je veux me promener une dernière fois avec Zarafa dans cette partie des jardins du palais de Ras el-Tin du pacha Méhémet Ali. Le long des arbustes taillés en bulbe, des parterres de roses très odorantes et des bordures de fleurs blanches dont j'ignore le nom. Je regarde une fois encore les grands sycomores, les jacarandas et les nombreux figuiers. Nous parcourons l'allée de palmiers qui borde la mer. Comme toujours, j'observe l'eau turquoise qui devient vert foncé, avec des crêtes blanches lorsqu'il y a de la houle. Tout près, un bateau de pêche avance, suivi d'une volée de mouettes. Combien de fois, depuis que je sais que j'escorterai Zarafa, me suis-je retrouvé ici, par temps clair, à scruter l'horizon pour apercevoir la France ? Hassan raconte que la traversée est longue jusqu'à l'autre côté et que, dans ce pays lointain, le soleil ne brille pas. *Inch'Allah*. Y a-t-il des acacias là-bas ? Qu'est-ce qui leur prend d'envoyer Zarafa loin du Soudan, elle est faite pour vivre en liberté et galoper dans les vertes savanes avec les siens ! Hassan dit que c'est un cadeau du pacha au roi de France.

Une grande activité règne sur le bateau. On roule des tonneaux sur la large passerelle, on porte des sacs et des caisses à l'intérieur. Les hommes poussent des cris ou des sifflements stridents entre deux doigts. Depuis le pont, le capitaine fait des signes et des gestes, il donne ses ordres d'une voix brusque. Nous sommes six à tenter de faire entrer Zarafa dans la cale. C'est compliqué, nous lui tirons la tête

vers le bas, en veillant à ce qu'elle ne fasse aucun pas en avant. Elle glisse ensuite le long de la cargaison, pattes écartées et en position courbée, jusqu'au trou que les marins ont creusé dans le pont pour elle. Je n'y crois pas, cela marche du premier coup ! Elle passe alors la tête à travers le trou. Je vois qu'ils ont recouvert les bords de paille pour lui protéger le cou en cas de mer agitée. C'est moi qui ai eu l'idée de faire cette ouverture. "On ne peut tout de même pas lui nouer le cou ?" avais-je dit à Hassan. Il ne rit jamais à mes plaisanteries.

J'entends des bruits derrière moi. Je me retourne et découvre les vaches qui nous accompagnent pour fournir le lait de Zarafa. Plus loin, un couple d'antilopes est dans la soute avant ; d'après Hassan, elles sont aussi pour le roi de France.

Je monte vite sur le pont et vois la bouille de la girafe qui sort du trou, près d'un des deux mâts. Ils ont fixé une toile de tente au-dessus d'elle pour l'abriter du vent et de la pluie.

Au moment où nous larguons les amarres, l'appel du muezzin retentit. Je jette un dernier coup d'œil derrière moi, vers la ville où je suis resté trois mois avec Zarafa. Les minarets dépassent le haut des toits. Le voyage en mer sera difficile, mais j'ai confiance. L'amulette avec le texte du Coran, que j'ai glissée autour du cou de Zarafa ce matin, la protégera du mal. Je me penche vers elle et lui murmure à l'oreille : "Nous voilà prêts pour la traversée vers une terre nouvelle."

SAINT-HILAIRE

3

Paris, 23 octobre 1826

Le rapport d'un collègue allemand sur l'ornithorynque est placé sur le bureau, sous mes yeux, mais j'ai du mal à me concentrer. Comme à l'accoutumée, toutes sortes de questions hantent mon esprit. La girafe est-elle en bonne santé ? Est-elle jeune ou vieille, petite ou grande ? Est-elle sauvage, peut-être dangereuse, ou bien l'ont-ils apprivoisée ? D'ailleurs, est-il possible d'apprivoiser une girafe ? Je repose le document sur la pile de papiers et sors ma montre. Je suis convenu avec Isidore de nous retrouver autour d'un verre de vin au Vieux Paris d'Arcole. Il n'est pas dans mes habitudes de perdre mon temps en compagnie de l'un ou l'autre, mon fils est le seul pour qui je déroge à mes principes. Je me hâte d'enfiler ma redingote et j'attrape mon chapeau accroché au portemanteau. Angélique a eu raison de me courir après ce matin pour m'apporter mon écharpe en cachemire. Il fait très froid et, vu mon retard, je m'autorise à prendre une calèche.

Un quart d'heure plus tard, je passe devant Notre-Dame en direction de la rue Chanoinesse. J'aperçois Isidore qui m'attend déjà. Bien que nous nous rencontrions régulièrement, un sentiment de fierté

m'envahit. Mon fils est devenu un homme, il respire l'assurance. Isidore partage ma passion pour la biologie, et j'espère qu'un jour il me succédera à la direction de la Ménagerie du Jardin du roi*.

Je marche vers lui le long des tables occupées, je lui serre la main et m'installe face à lui. Le serveur me tend immédiatement le menu. Empressé, il reste à mes côtés, attendant que je choisisse un vin. J'étudie tranquillement les crus proposés et opte pour un bordeaux 1819, un beau millésime.

Une fois servis, nous levons nos verres et je remarque la calvitie déjà bien avancée de mon fils. Était-ce aussi mon cas à son âge ? Ses favoris sont moins fournis que les miens. Angélique prétend qu'il a mon menton volontaire. Je suppose qu'elle dit vrai. Isidore hausse les sourcils. Je lui souris, d'un air forcé. Nous trinquons et faisons tourner le vin écarlate dans nos verres. Je hume son arôme l'espace d'un instant avant d'en déguster une généreuse gorgée et de faire rouler le breuvage en bouche.

— Qu'en pensez-vous ? je lui demande d'une voix tendue.

Je le vois réfléchir.

— Une large palette de senteurs fruitées.

— Lesquelles ?

Il hésite. Je reste encore plus fin connaisseur en vin que lui.

— De mûres ?

— Mais encore ?

Isidore prend une autre gorgée et poursuit d'un ton léger :

— Senteurs boisées, champignons, syrphes du groseillier, rhynchites du bouleau, pennipattes bleuâtres et…

* Ancien nom du Jardin des plantes.

Il me saisit le bras et me lance un regard ironique :

— … multiples pucerons farineux du prunier ?

Riant aux larmes, il s'interrompt, avant de changer de sujet de manière impromptue :

— Dites-moi, père, avez-vous des nouvelles du cadeau du pacha ?

— J'ai du mal à taire la grande nouvelle plus longtemps ; tôt ce matin, un brigantin a jeté l'ancre dans le port de Marseille, avec la girafe à son bord !

Ses sourcils se soulèvent, sous l'effet de la surprise :

— La *Giraffa camelopardalis* ?!

J'acquiesce et ajoute qu'il s'agit d'une femelle, qu'elle semble être un animal magnifique, en excellente santé, du moins à son départ d'Alexandrie.

— Comment arrivera-t-elle à terre, père ?

— Elle devra d'abord rester en quarantaine. Si tout va bien, elle sera là en novembre.

Un sourire se dessine sur ses lèvres. Il lève son verre.

— Le comte de Villeneuve Bargemont, préfet des Bouches-du-Rhône, s'est mis en rapport avec moi. La girafe séjournera en premier lieu dans sa propriété de Marseille, où il propose qu'elle passe l'hiver. Nous ne savons pas encore comment elle voyagera ultérieurement jusqu'à Paris.

Isidore hausse les épaules, tout en secouant la tête.

— Et savez-vous ce que m'a révélé Drovetti, le consul général de France au Caire ? Qu'un certain Hassan el-Berberi, jeune Bédouin du Soudan, et son assistant Atir sont tous deux sur le bateau et escorteront la girafe dans son périple jusqu'à Paris. Hassan est palefrenier en chef depuis longtemps, au service de Drovetti, qui lui a appris des rudiments de français. Atir est soudanais et ne parle que l'arabe.

— Un Noir ?

Les yeux d'Isidore s'écarquillent. Je remplis nos verres.

— Drovetti m'a également confié qu'il y avait deux girafons à l'origine, l'un destiné au roi de France et l'autre au roi d'Angleterre. Les pattes liées, ces animaux ont été transportés, attachés sur le dos d'un chameau pendant la première partie du voyage. À cette occasion, l'un d'eux a été blessé et il risque d'avoir du mal à s'en remettre. À la suite d'un tirage au sort entre les consuls des deux pays, c'est le plus fort qui a été envoyé en France. Si je lis bien entre les lignes, je soupçonne Drovetti d'avoir joué un rôle dans cette affaire.

— Affaire qu'il a rondement menée, père !

— Du reste, le consul général a lui-même fourni une petite "attention" supplémentaire : deux antilopes ! De grande taille, un mâle et une femelle, alors que nous avons déjà ce genre de bêtes ici.

— Père, je crois me souvenir que vous m'aviez un jour montré une peau de girafe lorsque j'étais enfant.

— En effet, Isidore, le musée possède un fragment de peau d'une girafe, abattue par l'explorateur et naturaliste François Le Vaillant lors d'un de ses voyages en Afrique du Sud à la fin du siècle dernier, chez les Hottentots, je pense. Cependant, cette peau est dans un tel état qu'elle tombe quasiment en lambeaux.

Je me verse les dernières gouttes de vin.

— Vous vous souvenez, n'est-ce pas, que je possède des vertèbres caudales de girafe, de la collection de l'oncle Gonzague ? Je vous les montrerai lors d'une prochaine visite.

— Qui a été le premier en France à décrire la girafe ?

— Inutile de dire que je me suis renseigné dans l'intervalle. À ma connaissance, la description la plus

ancienne est celle de Belon en 1554, qui observa une girafe capturée au Caire. Malheureusement, cette description est assez sommaire.

— En a-t-il réalisé un croquis ?

— Oui, en effet, et d'autres scientifiques ont également représenté une girafe depuis lors. Sur l'un des dessins, elle a une bosse dans le dos ; sur un autre, des cornes incurvées, de drôles de points ou même des taches. La longueur du cou et des jambes varie aussi fortement. Quoi qu'il en soit, cet animal semble très particulier. Je meurs de curiosité.

— Et pour quelle raison le pacha Méhémet Ali offre-t-il une girafe à notre roi ?

J'explique à Isidore qu'il s'agit d'un cadeau diplomatique et que ce monarque cherche probablement à apaiser les esprits. Les rapports sont tendus avec le pacha, gouverneur au sein de l'Empire ottoman, à cause du conflit qui oppose ce pays à la Grèce. L'ingérence de l'armée française risquerait de contrarier ses plans. Je me vois contraint de dispenser un cours condensé à mon fils sur les relations politiques entre ces pays. Il s'en désintéresse néanmoins totalement.

Nous échangeons sur sa dernière expérimentation, jusqu'au moment où l'aubergiste se met à empiler les chaises et nous réalisons que nous sommes les derniers clients. À l'instant de prendre congé devant la taverne, Isidore revient brièvement sur le comte de Villeneuve.

— Père, quand la girafe sera arrivée, demandez des dessins au préfet, de préférence en couleurs, un de face et un de profil. Nous n'avons aucune idée de son apparence. Demandez-lui des détails sur sa tête, ses taches, la longueur de ses jambes, de son cou et de ses oreilles, dit-il, réfrénant avec peine son enthousiasme. La venue de la *Giraffa*

camelopardalis est d'une grande importance pour la science.

Je ne peux qu'acquiescer et avouer ma hâte de découvrir l'animal du pacha de mes propres yeux.

— Quant au Soudanais, père, je…

— Il va sans dire que je conseillerai de le renvoyer chez lui.

J'écrirai dès demain matin au comte et débuterai ma lettre en affirmant que la girafe est l'une des plus belles acquisitions de la Ménagerie du Jardin du roi. Dans l'immédiat, il faut que je parvienne à rentrer à la maison.

ATIR

4

Marseille, 14 novembre 1826

Le moment est enfin venu. Après quinze jours d'attente – je les ai comptés sur le sable –, nous pouvons quitter le lazaret et marcher vers la ville. Hassan, à côté de moi, me montre du doigt la lune qui apparaît au-dessus des arbres. Le temps est clair, le ciel est parsemé d'étoiles. Je suis heureux que le long voyage depuis Alexandrie jusqu'à la France soit terminé. La mer ne me plaisait pas toujours, même si, d'après le capitaine, elle était calme. Le roulis du brigantin sarde *I due fratelli* rappelait à Hassan le balancement des chameaux. Cela ne le gênait pas.

Zarafa se tient près de nous, son long cou tendu, la tête fièrement levée. L'amulette, que j'ai frottée juste avant le départ, pend à son cou et brille au clair de lune. La girafe scrute calmement les alentours, ne semblant pas effrayée par l'obscurité. Même si nous la tenons fermement par ses nouvelles longes, je ne suis pas tranquille. Cela pourrait mal tourner.

Devant nous, Marseille apparaît. L'arrière-pays est vallonné. Je me souviens qu'à notre arrivée par la mer, j'avais aperçu dans la pénombre la silhouette d'un fort dont la tour me faisait penser à celui d'Alexandrie.

Nous entrons dans la ville par une grande porte. J'ai envie de crier : "Marseille, me voilà, je suis Atir du Soudan. Et voici Zarafa, qui vient aussi du Soudan. Nous voilà !" Quelle aventure d'être si loin du pays où je suis né ! Quel bonheur de sentir le sol français sous mes pieds !

On dirait que toute la ville dort. Il n'y a presque personne dehors. Où sont-ils tous ? Et ces becs de gaz qui brûlent pour rien. Des gendarmes nous escortent à travers les rues. Je me rends compte que tous les hommes sont blancs. Les maisons sont les unes contre les autres. Ça sent le feu de bois et la nourriture, l'ail. Les sabots claquent sur les pavés. Un volet s'ouvre en grinçant, un homme crie quelque chose. Je ne comprends pas un mot, mais je comprends leur sens. Arrivée sur une petite place, Zarafa s'arrête brusquement et se met à grignoter les feuilles d'un arbre.

Un peu plus loin, un groupe d'hommes bavarde. À la vue de l'animal, ils s'enfuient dans une ruelle en hurlant. Cela me fait rire et je me souviens que mon patron, M. Drovetti, m'avait dit qu'il n'y avait encore jamais eu de girafe en France. Les ruelles où nous passons ensuite sont sombres. Un chat s'engouffre dans une cave par une trappe entrouverte. Tout est calme ici, à part les pleurs d'un bébé et, parfois, les aboiements d'un chien. Je n'ai pas encore entendu le muezzin pour la prière du soir.

Au bout d'un moment, nous nous retrouvons devant un impressionnant portail. L'un des gendarmes qui nous escortent descend de son cheval et tire sur une chaîne. Deux hommes et une femme arrivent avec une lanterne et semblent excités de nous voir. Le plus âgé d'entre eux ouvre la grille et contemple Zarafa, en triturant longuement ses cheveux gris. Après avoir fait le tour de la girafe, il s'avance et

se présente comme étant M. de Villeneuve, le préfet. Il nous serre la main, à Hassan et à moi. Je n'en reviens pas. Ce n'est pas souvent que des hommes blancs me serrent la main. Les gendarmes s'en vont.

Nous suivons le groupe à travers un parc immense, jusqu'à une haute étable en bois. Heureusement, Zarafa ne prend pas peur lorsque je la mène à l'intérieur. Une vache meugle et je découvre dans la pénombre que c'est l'une des nôtres. Je vois aussi les deux antilopes un peu plus loin. Zarafa est autorisée à entrer dans l'enclos vide d'à côté et commence aussitôt à laper le lait versé pour elle dans un bac fixé en hauteur. Hassan dit qu'elle ne peut toujours pas boire d'eau. Il nous raconte qu'il y a des années, le pacha Méhémet Ali avait envoyé une girafe à Constantinople et qu'un jour, elle est morte dans les jardins du harem. On lui avait donné de l'eau et non du lait.

Pendant que le préfet et sa femme admirent Zarafa, l'autre homme nous montre la pompe et l'endroit où Hassan et moi allons dormir. Un gros tas de paille a été étalé pour nous sur le sol.

Le lendemain matin

La lumière du soleil entre par une petite fenêtre et donne une couleur dorée à la paille. Je sens l'odeur familière du fumier et j'entends le bruit des animaux qui ruminent. Je sors, après avoir trait les deux vaches et donné un seau plein de lait à Zarafa. L'étable se trouve dans un grand parc verdoyant, comme chez le pacha d'Alexandrie. Je plie ma couverture et marche vers un bâtiment imposant, mais je n'ose pas m'en approcher. Caché derrière les feuilles, je lorgne vers les fenêtres.

Dans l'après-midi, Hassan et moi recevons la visite du préfet. Il nous demande de lui parler de la girafe. Par chance, il est accompagné de quelqu'un qui parle arabe et peut nous aider à nous comprendre. C'est uniquement au Caire que nous l'avons vue pour la première fois et Hassan est le seul à connaître un peu son histoire. Il dit qu'elle vient du Soudan et qu'elle est née dans les hautes savanes boisées. Elle a été transportée en felouque sur le Nil Bleu jusqu'à Khartoum, où elle est restée quelque temps. Il ne sait rien de la suite du voyage jusqu'à Alexandrie. Là-bas, nous nous sommes occupés d'elle pendant trois mois chez le pacha, pour qu'elle se repose et reprenne des forces avant le voyage en mer. D'après Hassan, Zarafa n'a que vingt-deux lunes.

— Quelle était la durée du voyage, pour aller du Soudan à Alexandrie ?

— Seize lunes, répond Hassan.

Les deux hommes échangent un regard, éberlués par sa réponse.

— Avez-vous aussi des questions ?

Hassan voudrait une couverture. L'homme s'adresse à nouveau à nous en arabe :

— Les couvertures, les lanternes et le reste du foin arriveront demain du lazaret. Vous dormirez dans l'étable. Les animaux vous tiendront chaud.

— Pourquoi avons-nous attendu si longtemps là-bas ?

Je recule d'un pas et j'observe Hassan, étonné qu'il ose poser des questions. L'homme raconte qu'un jour, un bateau de Syrie qui transportait des balles de coton a accosté dans le port de Marseille. Il était infecté par une bactérie qui a provoqué la peste et près de la moitié des habitants de la ville en sont morts. Depuis, tous les navires, équipages, bêtes et

marchandises en provenance d'Orient doivent obligatoirement rester plusieurs semaines en quarantaine. D'abord, en rade pendant une semaine, puis au lazaret au nord de Marseille.

J'hésite, mais je veux savoir pourquoi nous sommes arrivés si tard ce soir avec Zarafa. Il se met à rire et m'explique qu'il règne une grande agitation en ville ces derniers temps. Des rumeurs venant du port annonçaient l'arrivée d'un monstre gigantesque dans la ville.

— Nous craignions la panique parmi les habitants et devions trouver une ruse. Nous avons dès lors décidé d'amener d'abord les vaches laitières et le couple d'antilopes en plein jour, puis de ne conduire la girafe qu'à la nuit tombée, une fois la curiosité de la foule apaisée.

ATIR

5

Marseille, 30 novembre 1826

Les jours se suivent et se ressemblent. À nourrir, laver, peigner et, bien sûr, nettoyer l'étable. Seule la petite bergère, qui vient pour les vaches, apporte un peu d'animation. Je n'ai jamais vu d'aussi beaux cheveux jaunes.

Zarafa reste enfermée toute la journée et s'ennuie autant que moi. Elle a besoin de sortir, bouger, se dégourdir les pattes et voir autre chose que les parois de sa stalle. Dans les jardins du pacha, je la promenais régulièrement. Cela lui faisait du bien. J'en parle à Hassan. Il hausse les épaules, en me disant qu'il a froid et qu'il veut rentrer en Égypte. Ce n'est pas mon cas, je suis heureux d'être ici. De découvrir ce pays, rencontrer ses habitants et apprendre ses coutumes. Je suis attiré par l'aventure et curieux de voir cette grande ville de Paris. La seule distraction de Zarafa, ce sont les hommes qui l'étudient sous toutes les coutures. Ils ont installé une petite table et notent tout dans un carnet. L'un d'eux la regarde, la renifle, la tripote. Il mesure sa tête, son cou, sa queue et même ses oreilles. Que lui veut-il ? À présent, je tiens fermement l'échelle et je lève les yeux. Il a un long bâton sous le bras

et me fait un signe pour m'indiquer qu'elle a grandi d'une longueur de doigt. Hier, ce même homme était à genoux dans l'étable. Croyant qu'il était tombé, je me suis précipité vers lui, mais il observait des étrons à travers un verre avec vif intérêt. À ma grande surprise, ils m'apparaissaient soudain énormes. Pleins de vilaines fibres visqueuses, de grains grisâtres et de bulles boursouflées. On voyait même un brin de paille dépasser. Il l'a saisi et flairé avec grande attention. Pourquoi a-t-il fait ça ? Depuis quelques jours, je dois attacher Zarafa dehors à un arbre pour que deux hommes puissent la dessiner. Tandis que je la vois prendre vie sur le papier, elle profite de l'occasion pour déguster quelques feuilles vertes et savoureuses des hautes branches. Le préfet n'est pas d'accord, je l'ai compris à ses gestes. Elle est encore clairement au régime lacté. Hassan affirme que le roi a ordonné de l'examiner en détail. Il la réclame, mais personne ne sait comment l'amener jusqu'à Paris.

Lorsque Zarafa et moi nous retrouvons enfin tous les deux le soir, je lui parle et elle se calme, après une journée bien agitée. Souvent, je lui fredonne une chanson et elle aime ça. Elle fait alors des petits bruits, comme un doux murmure. Parfois, j'enlève l'amulette de son cou pour laver le bandeau. C'est bien nécessaire. Je dois monter sur l'échelle pour la lui passer par-dessus la tête. La lui remettre autour du cou est plus rapide. Elle se laisse faire tranquillement.

Entretemps, nous avons découvert la direction de La Mecque et nous prions cinq fois par jour. Ce n'était pas facile à situer dans ce pays où le soleil ne brille pas.

J'ai repéré un coin contre le mur de l'étable, où j'aime m'accroupir. C'est là que, souvent, je me

rappelle mon pays natal. C'était il y a si longtemps. Bien avant que je n'entre au service de M. Drovetti au Caire. J'étais jeune et j'aidais mon père aux champs. Il était sévère et le travail était dur. Je pense à ma mère qui était si bonne avec moi. Et à ma petite sœur Aya, que mes frères malmenaient et que je ne peux plus défendre. Mais surtout, je vois les boucles noires de Jamila devant moi. Comme ce matin-là, terrible, où elle m'a fixé de ses grands yeux bruns interrogateurs. J'essaie de ne pas y penser. Quelquefois, quand les larmes me viennent, je les cache derrière mon bras, je ne veux pas que Hassan les voie. L'autre soir, j'étais assis comme ça quand le préfet est arrivé. Je me suis levé d'un bond. Il a posé sa main un instant sur mon épaule. Aurait-il remarqué quelque chose ? Je l'ai suivi à l'intérieur. Comme d'habitude, le préfet est resté appuyé contre la porte, à regarder Zarafa pendant un bon moment. Puis il a tendu le bras avec précaution pour la caresser. La girafe a baissé le cou pour s'approcher, a sorti sa longue langue et lui a léché la paume. Il a sursauté, visiblement dérouté de la sentir aussi rêche et rugueuse.

SAINT-HILAIRE

6

Paris, 13 avril 1827

— Angélique… ! Où êtes-vous donc ?

Je découvre finalement ma femme dans son boudoir. Elle est assise tranquillement à broder, vêtue de sa robe d'après-midi de couleur bleu roi. Surprise, elle s'exclame :

— Vous êtes déjà rentré ?

Je m'installe à ses côtés dans la bergère aux motifs fleuris. J'ai besoin de reprendre mon souffle.

— La voie terrestre est la meilleure solution.

Ma femme me regarde, les yeux ronds.

— Oui, par voie terrestre. Elle a bien traversé l'hiver. Le préfet l'a observée ces derniers mois. Elle peut y arriver.

— Que voulez-vous dire ? De qui parlez-vous ?

— De la girafe, bien sûr. Ses promenades depuis fin décembre sont de plus en plus longues. Près d'une heure à l'extérieur de la ville. Elle est en excellente condition, résiste à la foule et au bruit.

Angélique affiche un air dubitatif.

— Le Soudanais sera probablement rentré dans son pays, mais Hassan, le Bédouin, l'accompagnera à Paris.

— Par voie terrestre, dites-vous ?

— Nous avons correspondu en long et en large, mes collègues et moi, à propos du voyage de Marseille à Paris. Cela a suscité de nombreux casse-têtes ! Il s'avère que le voyage par voie navigable, que ce soit *via* les rivières et canaux ou par mer, n'est pas envisageable. Nous avons rejeté également la suggestion du propriétaire d'une de ces ménageries itinérantes de l'emmener vers la capitale. Certainement pour montrer l'animal fabuleux du roi au public, contre espèces sonnantes et trébuchantes ! Il n'en sera rien. Vous connaissez le peu d'estime que je porte à ces ménageries.

— J'y ai réfléchi, Étienne. L'option que vous évoquiez l'autre jour, de voyager en bateau *via* Gibraltar, le long de la côte, jusqu'au Havre, me semble la meilleure. Et de là, remonter la Seine jusqu'à Paris.

Je secoue la tête et relate à Angélique la triste histoire d'un *Rhinoceros unicornis*, le rhinocéros indien figurant sur une gravure sur bois de Dürer. Elle met sa broderie de côté et redresse le dos.

— Le roi Manuel du Portugal envoya celui-ci au pape Léon X en 1516. Malheureusement, le navire essuya une terrible tempête au cours de son voyage vers Rome. L'équipage et le rhinocéros périrent corps et âme.

Angélique en reste bouche bée.

— On raconte que le colosse s'échoua un peu plus tard sur une plage et qu'en fin de compte, ils l'empaillèrent et le remirent au pape. Quelle tragédie ! Vous comprenez, nous ne pouvons courir de tels risques avec la girafe. Nous avons déjà eu de la chance que ce long voyage en mer, d'Alexandrie au Sud de la France, se soit déroulé sans encombre.

J'ajoute, peinant à cacher mon excitation, que tout le monde s'accorde pour que la girafe du pacha voyage à pied de Marseille à Paris. Que cela se fera

par le biais de petites étapes. Et que le gouvernement a décidé que moi, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, me rendrai dans le Midi pour accompagner la girafe jusqu'au roi.

Un silence se fait. Puis, Angélique prend la parole avec douceur mais insistance :

— Ne faites pas cela. Avez-vous oublié à quel point votre dernière année en Égypte a été éprouvante ? Vos problèmes de santé et tout ce que vous avez enduré ? Napoléon souhaitait que vous restiez jusqu'au dernier moment et vous n'en pouviez plus. Et maintenant, vous projetez de marcher de Marseille à Paris ? Combien de kilomètres cela représente-t-il ?

Elle me lance un regard pénétrant.

— Huit cent quatre-vingts, en tout, j'avoue.

— Il est indéniable que le grand air vous ferait du bien. Vous passez vos journées dans votre laboratoire, au milieu de vos livres poussiéreux. Mais à votre âge, Étienne, entreprendre un si long voyage, aussi fatigant ? Un tel effort est au-dessus de vos forces, dit-elle en rechignant.

Il fallait s'y attendre. Je n'aime pas contredire Angélique, mais ma décision est prise, j'irai.

ATIR

7

Marseille, 26 mars 1827

Zarafa s'ébroue. Je me lève pour sortir. La nuit est tombée, le sol est blanc. Il fait froid dans l'étable. La couverture dont je me suis enveloppé m'offre un semblant de protection. J'entends des voix résonner dans le noir. Des éclats de rire. Des verres qui s'entrechoquent. Je regarde en direction du palais et vois des lueurs dansantes s'approcher dans la brume. Je distingue alors des hommes coiffés de hauts chapeaux, portant de lourdes vestes se terminant en longues pointes étranges à l'arrière. Et des femmes non voilées, dans de jolis manteaux aux boutons brillants et aux manches bouffantes. Le plus surprenant, ce sont leurs grands couvre-chefs, décorés de panaches, de plumes et de fleurs. On dirait des nids d'oiseaux. Certains hommes tiennent un verre de boisson rouge à la main. Une jeune femme, riant sans arrêt, marche dans ma direction. N'a-t-elle pas froid ? Elle ne porte pas de chapeau, mais une drôle de coiffure, faite de tresses enroulées de chaque côté et d'un curieux chignon haut, retenu par un nœud orné de fleurs, de petites plumes et de perles. Sa taille est si étroite que mes mains pourraient en faire le tour. Et, je n'en crois pas mes